

Linguistic Imperialism

by Robert Phillipson · Language: FR

Summary by booksummaryai.com — <https://booksummaryai.com/country/fr/linguistic-imperialism-resume>

Summary

En 60 secondes

Phillipson soutient que l'anglais s'est répandu dans le monde non pas par chance ni par mérite, mais grâce à la puissance britannique et américaine, appuyée par une idéologie intéressée qu'il nomme impérialisme linguistique. Il retrace la machinerie : les politiques éducatives coloniales, le British Council, le financement de l'enseignement de l'anglais, et l'aide au développement qui conditionne les prêts à des réformes en faveur de l'anglais. Le cœur du livre est un ensemble de dix sophismes — « l'anglais unit, enrichit, s'apprend mieux jeune » — chacun démonté avec des preuves. Son objectif : les droits linguistiques humains, c'est-à-dire le droit de chaque peuple à apprendre sa langue maternelle, la langue officielle et les principales langues étrangères.

Pourquoi le lire

Si vous enseignez l'anglais, élaborez des politiques linguistiques ou travaillez dans le développement, ce livre va vous mettre mal à l'aise, mais de manière féconde. Il recadre l'enseignement de l'anglais comme un acte politique et demande qui paie le prix quand une seule langue domine. Trente ans plus tard, les débats sur l'enseignement en anglais, l'anglais à l'ère de l'IA et les langues menacées passent toujours par les arguments de Phillipson.

Les idées clés

L'anglais s'est répandu sur les bottes de l'empire, non grâce à sa beauté

Ouvrez sur la concession du diwani en 1765, lorsque la Compagnie des Indes orientales obtint le droit de percevoir les impôts au Bengale, au Bihar et en Orissa. En quelques décennies, les directeurs de la Compagnie suppliaient le Parlement de leur accorder des fonds pour enseigner l'anglais et le sanskrit aux Indiens, affirmant que cela élèverait leur caractère moral et gagnerait leur loyauté. Le Parlement accorda 10 000 livres par an. Puis sautez à 1835 : la Minute de Macaulay insiste sur la nécessité de créer une classe d'interprètes, « indiens de sang et de couleur, mais anglais de goût ». Le résultat : l'anglais devint la langue du droit, de l'administration et de l'avancement en Inde, et un modèle pour la politique linguistique de tout l'empire.

Le geste d'ouverture de Phillipson consiste à dépouiller l'anglais de son récit d'origine innocent. La langue n'a pas voyagé parce que les gens tombaient librement amoureux de Shakespeare ; elle a voyagé à l'intérieur de structures de commerce, de fiscalité et d'administration qui récompensaient ceux qui l'adoptaient. Une fois que vous voyez la promotion de l'anglais comme

un instrument politique de l'empire, le projet moderne d'anglais financé par l'aide commence à ressembler moins à une charité qu'à une continuité. Ce recadrage est le moteur du livre.

À essayer: Choisissez un pays et tracez quand et pourquoi l'anglais est devenu sa langue de l'enseignement supérieur — notez si la décision est venue d'une demande locale ou d'une pression externe.

La machine Centre-Périphérie qui tourne encore

Imaginez le monde tel que Phillipson l'emprunte à Galtung : un Centre de pays puissants, riches, « centraux », et une Périphérie fournissant matières premières et main-d'œuvre bon marché. Dans la version linguistique, le Centre exporte l'anglais, l'expertise, les manuels et la méthodologie ; la Périphérie les importe et exporte ses linguistes et ses enseignants, qui souvent ne reviennent jamais. Les langues du Centre — l'anglais avant tout — dominent la science, l'édition et la diplomatie, tandis que les langues de la Périphérie sont exclues de ces domaines. Le trafic est unilatéral par conception, et la Périphérie paie pour le privilège.

Le modèle Centre-Périphérie explique pourquoi l'inégalité linguistique persiste sans que quiconque conspire dans une salle enfumée. L'asymétrie structurelle fait le travail : les flux de financement, le contrôle des revues et l'économie du prestige pointent tous dans le même sens. Ce qui surprend les lecteurs, c'est l'affirmation selon laquelle même un enseignement bienveillant de l'anglais peut approfondir la dépendance, parce qu'il forme les élites locales à se tourner vers le Centre pour la validation et la méthode.

À essayer: Vérifiez les affiliations d'auteurs dans les cinq derniers articles de linguistique que vous avez lus — comptez combien proviennent d'institutions « centrales ».

Dix sophismes séduisants, démantelés

Phillipson assemble dix affirmations qui sonnent comme du bon sens : l'anglais a été choisi par une élite sage ; il sert de langue-pont neutre ; le monolinguisme est une bénédiction ; il donne accès à la science ; il favorise l'unité nationale ; il élimine la corruption ; il possède plus de vocabulaire et de littérature ; il s'apprend mieux jeune ; il enrichit les autres langues ; et tout le monde le veut. Puis il démonte chacune, montrant comment chacune masque les intérêts des puissances anglophones. Le résultat est une liste de contrôle que vous pouvez appliquer à tout argument pro-anglais que vous rencontrez.

Ces sophismes comptent parce qu'ils sont la rhétorique que vous entendez encore dans les discours ministériels et les pitches d'entreprises technologiques. La méthode de Phillipson consiste à demander qui bénéficie quand une affirmation est crue. Une langue-pont « neutre » avantage discrètement ses locuteurs natifs ; « l'anglais unit » masque la suppression des autres langues. Apprendre la liste fait de vous un vérificateur de faits pour les débats sur la politique linguistique.

À essayer: La prochaine fois que vous entendez « l'anglais est la langue de la science », demandez quelles langues ont été déplacées de ce rôle et qui l'a décidé.

Les principes de l'idéologie de l'enseignement de l'anglais

Phillipson expose cinq principes que l'enseignement professionnel de l'anglais a tenus pour évangile : l'anglais s'enseigne mieux de façon monolingue ; l'enseignant idéal est un locuteur natif ; plus l'anglais commence tôt, mieux c'est ; plus l'exposition est grande, mieux c'est ; et si d'autres langues sont utilisées, moins d'anglais est appris. Il montre que chaque principe manque de preuves à l'appui, et pourtant, ensemble, ils ont façonné les programmes, le recrutement et l'édition dans le monde entier. Le résultat : une idéologie auto-renforcée dans laquelle le « locuteur natif » devient l'étalon-or et les enseignants locaux sont rétrogradés.

Ces principes sont la contribution la plus pratique du livre, parce que vous pouvez les tester contre votre propre salle de classe ou votre politique de recrutement. L'argument de Phillipson n'est pas que l'exposition ou un début précoce n'aident jamais, mais que ces affirmations ont été posées comme des absolus sans preuves, et qu'elles favorisent commodément les institutions du Centre et les enseignants locuteurs natifs. Une fois nommée, l'idéologie devient visible — et contestable.

À essayer: Auditez une annonce d'emploi pour enseignants d'anglais : exige-t-elle un « locuteur natif » ? Demandez quelles preuves soutiennent cette exigence.

L'anglais, langue du pouvoir

Phillipson énumère les domaines où l'anglais règne en maître : langue dominante de la diplomatie, des affaires, de la science, de la technologie, de l'aviation et du transport maritime, d'Internet et des institutions européennes. Il montre ensuite comment cette domination s'est consolidée après 1919, lorsque le traité de Versailles a placé l'anglais aux côtés du français, puis après 1945, quand la puissance américaine, les institutions de Bretton Woods et le plan Marshall ont fait de l'anglais la langue par défaut de l'aide et du commerce. Résultat : à la fin du siècle, l'anglais occupait des positions de commandement dans l'ensemble des systèmes mondiaux.

C'est la domination dans des domaines précis, et non le nombre de locuteurs, qui confère à une langue sa puissance. L'intuition de Phillipson est que la portée de l'anglais épouse celle des institutions anglo-américaines — traités, banques, armées, organismes de normalisation. Cela signifie que la domination linguistique peut être retracée, débattue et potentiellement rééquilibrée ; ce n'est pas une loi de la nature. Cela signifie aussi que la perte de domaines pour les autres langues a des causes politiques.

À essayer: Dressez la liste des trois derniers documents internationaux que vous avez signés ou lus en traduction — notez quelles versions linguistiques faisaient foi.

Le British Council et la machinerie de la promotion

Suivez la piste documentaire que Phillipson reconstitue : dès les années 1930, les déclarations du gouvernement britannique décrivent ouvertement l'enseignement de l'anglais comme un instrument d'influence. Le British Council, fondé en 1934, a pour mission de promouvoir la culture britannique et la langue anglaise à l'étranger comme une forme de « propagande culturelle » destinée à renforcer les liens avec les élites étrangères. Rapports et débats parlementaires présentent l'enseignement de l'anglais comme un atout national à protéger de la concurrence américaine. Résultat : l'enseignement de l'anglais devient un bras coordonné de la politique étrangère, avec des budgets et des ministères derrière lui.

La force du chapitre tient à la franchise des sources : les responsables ont dit tout haut, dans des documents internes, ce qu'on s'attendrait à voir tu. Une fois que vous admettez que les États promeuvent délibérément leur langue pour exercer une influence, la question se déplace : il ne s'agit plus de savoir si l'anglais est promu, mais au service de quels intérêts cette promotion se fait. La réponse de Phillipson — ceux du pays exportateur, plus que ceux des apprenants — a encore de quoi piquer, et continue de diviser les professionnels de l'enseignement de l'anglais.

À essayer: Consultez le budget de diplomatie culturelle de votre pays et déterminez la part qui va à la promotion de la langue par rapport aux arts ou aux échanges.

Les ficelles américaines : anglais, aide et Banque mondiale

Phillipson se tourne vers les États-Unis, où l'enseignement de l'anglais a été intégré à la stratégie de la guerre froide par des agences comme l'USIA et l'USAID. Il examine ensuite la Banque mondiale, dont les politiques d'éducation pour le Tiers Monde privilégiaient l'éducation de base et l'efficacité, souvent en anglais, tout en traitant les langues locales de luxes coûteux. Les prêts d'ajustement structurel s'accompagnaient de conditions qui remodelaient les systèmes éducatifs selon une logique de marché. Résultat : l'argent de l'aide est devenu un levier de politique linguistique, imposant la scolarisation en anglais dans des pays les moins à même d'en supporter les retombées.

Voici l'impérialisme linguistique sous sa forme moderne, financière : pas de soldats, seulement des prêts conditionnels et des conseils en matière de politiques publiques. L'intuition est que le « développement » véhicule une idéologie linguistique — l'anglais égale modernisation — et que les prêteurs ont le pouvoir de l'installer. Les lecteurs sont souvent le plus choqués ici, car le mécanisme ressemble à de l'économie neutre alors qu'il fonctionne comme une planification linguistique.

À essayer: Cherchez les conditions éducatives attachées à un prêt ou une subvention récente dans votre pays et voyez ce qu'elles disent de la langue d'enseignement.

Génocide linguistique et droits des langues

Phillipson recourt au mot le plus fort du livre : génocide. En s'appuyant sur l'extension par Skutnabb-Kangas du concept de la Convention des Nations Unies sur le génocide, il soutient que l'interdiction de la langue d'un groupe dans la scolarisation, ou l'obligation faite aux enfants

d'apprendre dans une langue dominante, peut constituer un génocide linguistique. Il passe en revue le sort des langues aborigènes d'Australie, amérindiennes et d'autres langues minoritaires sous une scolarisation assimilationniste. Résultat : la perte des langues n'est plus présentée comme une évolution regrettable mais comme une violation de droits avec des agents identifiables.

Que vous admettiez ou non le terme, le chapitre impose un bilan moral : les langues meurent parce que des politiques — écoles, interdictions, négligence — les tuent, et les politiques ont des auteurs. Phillipson relie les sophismes et les principes à des corps bien réels : des enfants punis pour leur langue maternelle. Ce qui surprend, c'est la récence d'une grande partie de cette destruction, dans la mémoire des vivants et toujours en cours.

À essayer: Demandez à une école locale comment elle accompagne les enfants dont la langue de la maison diffère de la langue d'enseignement — puis demandez ce qu'il advient de cette langue.

What would linguistic justice look like?

The book closes by turning from critique to blueprint. Phillipson endorses linguistic human rights: everyone's right to identify with their mother tongue and have it protected, to learn the official language of their country, and to learn major foreign languages. He reviews proposals for multilingualism in education and international relations, including language rights in law and the role of a reformed, more equal English teaching — one that cooperates with local languages rather than replacing them. The outcome: a standard against which any language policy can be measured.

Phillipson is careful to say the target is imperialism, not English or English speakers; the language could in principle serve equality if its promotion were decoupled from dominance. The blueprint's power is its testability: a policy either secures mother-tongue rights and equitable multilingualism or it does not. That gives teachers, parents and policymakers a concrete yardstick instead of vague celebration of diversity.

À essayer: Draft the three language rights — mother tongue, official language, major foreign languages — and check whether your own education provided all three.

Limites

Ses critiques, notamment Alan Davies et d'autres, ont estimé que Phillipson exagère l'intentionnalité et traite l'anglais comme uniformément nuisible, en minimisant l'agentivité locale — de nombreux apprenants et États veulent activement l'anglais. Le modèle Centre-Périphérie peut aplatir les différences entre pays de la Périphérie, et les preuves du préjudice de certains principes sont plus minces que la rhétorique. Les travaux ultérieurs sur l'anglais comme lingua franca compliquent le cadre du locuteur natif. Le livre est aussi dense et répétitif par endroits. À lire comme une provocation avec un argumentaire solide, non comme un audit neutre.

En une phrase

L'anglais est devenu la langue mondiale par la puissance et la politique, non par le mérite, et nommer ce fait est le premier pas vers la justice linguistique.

Pour qui

Les enseignants d'anglais, les décideurs en matière de politique linguistique, et quiconque dans le développement international soupçonne que la langue de l'aide n'est jamais neutre.

Indispensable aussi pour les locuteurs de langues plus petites qui s'interrogent sur ce que la mondialisation leur coûte.